



The Warriors

Sol Yurick
Façonnage Éditions, 248 p., 20 octobre 2022, 16,90€.

Les lèvres rouge carmin de la DJette qui commentent l'action, les visages peinturlurés façon Kiss du gang des Baseball Furies, un « *Can you dig it?* » messianique, un « *Waaaarrriiorsss, come out to pla-i-ay!* » psychotique, autant d'images et de répliques imprimées à jamais dans la rétine de celles et ceux qui furent ados dans les années 1980, et même après. Une époque paradoxale où le PAF, malgré son capitalisme vulgaire (« La 5 » de Berlusconi), nous dévergondait en proposant des films plus subversifs qu'il ne l'imaginait. Plus libres. *The Warriors* en tête. C'est peu dire que le film qu'a réalisé Walter Hill en 1979 a marqué son époque et reste encore mythique. Un mythe, un récit légendaire – le périple de *L'Anabase* du grec Xenophon – c'est justement ce qui est à l'origine de *The Warriors*, le livre dont le film est l'adaptation. Son auteur,

Sol Yurick, est un gamin du Bronx marqué par l'engagement politique de ses parents communistes, qui va, dès la fin des années 1950, travailler pour les services sociaux de New York. C'est là qu'il se frotte aux premiers gangs juvéniles qui vont l'inspirer pour son roman publié en 1965 et dont l'action se veut contemporaine de son époque. C'est la première différence entre le texte et le film situé, lui, dans un futur proche de l'année de sa sortie. Un futur invoqué comme tour de passe-passe pour s'éviter les foudres d'une censure qui n'oserait y voir une réalité sociale dérangeante. Un intervalle de temps qui prend une tournure vertigineuse au fil des pages tant l'atmosphère de cette nuit poisseuse, décrite avec une belle précision, dévoile un univers encore plus radical et violent que celui du film. En commençant par le gang principal de l'ouvrage (nommé les Dominators, les Warriors étant le nom de tous les membres de gang new-yorkais), qui n'hésite pas à tuer et à violer, ce qui dans le film est tout juste suggéré.

Jamais réédité depuis 1979, Façonnage offre ici une nouvelle traduction et une édition augmentée à ce roman trop méconnu : une courte préface signée Walter Hill, un commentaire critique pertinent par Stéphane du Mesnildot et une passionnante postface de l'auteur qui replace avec une belle érudition son roman dans son contexte créatif. Il y précise aussi que, bien que « superbement filmé » le film l'avait déçu, trop éloigné de la réalité urbaine qu'il a fréquentée, regrettant, par exemple, que le gang soit interracial, chose impossible à l'époque (à la décharge du cinéaste, la distribution essentiellement composée de Blancs lui avait été imposée par la production). Pourtant, une fois refermé, *The Warriors* laisse cette double sensation : la confirmation de l'excellent travail d'adaptation de Walter Hill et le plaisir de la découverte d'un grand roman (et auteur) de cette Amérique, coincée entre l'assassinat de Kennedy et le Vietnam, décidément en plein *breakdown*.

JULIEN WAUTIER



Fred Astaire, la haute société du spectacle

Timothée Gérardin,
Playlist Society, 128 p., 24 janvier 2023, 14€

« La star est une marchandise totale : pas un centimètre de son corps, pas une fibre de son âme, pas un souvenir de sa vie qui ne puisse être jeté sur le marché » nous disait Edgar Morin (*Les Stars*, Éditions du Seuil, 1972, p.100). Le livre de Timothée Gérardin nous le prouve une fois encore lorsqu'il s'agit de l'une des plus grandes stars de la comédie musicale américaine : Fred Astaire.

En trois chapitres traitant du rapport de l'acteur à la danse sous toutes ses formes (la danse comme produit industriel, comme labeur invisible ou comme emprise sur le monde extérieur et sur

les autres), ce livre très joliment intitulé *Fred Astaire, la haute société du spectacle* parvient à synthétiser une carrière riche s'étalant sur plus de vingt ans et une quarantaine de longs-métrages et nous prouve comment, avec une apparente facilité, ce « danseur du dessus » est le produit et le façonneur de son propre mythe. Comme nous l'apprend l'auteur, Fred Astaire est l'une des rares stars à avoir réussi dès 1934 avec *La Joyeuse Divorcée* (Mark Sandrich) à négocier un pourcentage sur les recettes au box-office et, dès l'année suivante avec *Roberta* (William A. Seiter), à obtenir le *final cut* de ses numéros. Il est également celui qui a su s'entourer des bons partenaires (le livre s'attarde plus spécifiquement sur son duo avec Ginger Rogers, sur sa collaboration avec Vincente Minnelli ou sur l'apport d'Hermes Pan) afin de s'intégrer à cette industrie en tant qu'artiste total : à la fois acteur, danseur, chorégraphe et réalisateur de ses scènes dansées et chantées à jamais inoubliables.

L'une des grandes qualités de ce court livre publié aux éditions Playlist Society est d'ailleurs sa richesse en exemples de séquences qui nous reviennent en tête alors même que l'ouvrage n'est pas illustré. Même si certains de nos souvenirs sont flous et si plusieurs films se mélangent car leurs intrigues semblent parfois rester les mêmes (Fred Astaire incarne régulièrement ce célibataire fougueux faisant la cour à une jeune femme d'abord agacée puis séduite par son charme désinvolte), lorsque nous fermons cet ouvrage, nous avons tout à coup nous aussi envie de faire danser des bas de soie (*Le Belle de Moscou* de Rouben Mamoulian, 1957), de grimper au plafond (*Mariage Royal* de Stanley Donen, 1951) ou de monter en haut de la Tour Eiffel en chantant « Bonjour Paris » à tue-tête (*Drôle de frimousse* de Stanley Donen, 1957), en n'oubliant évidemment jamais notre canne, notre chapeau haut-de-forme et notre queue-de-pie.

CÉLINE STASKIEWICZ